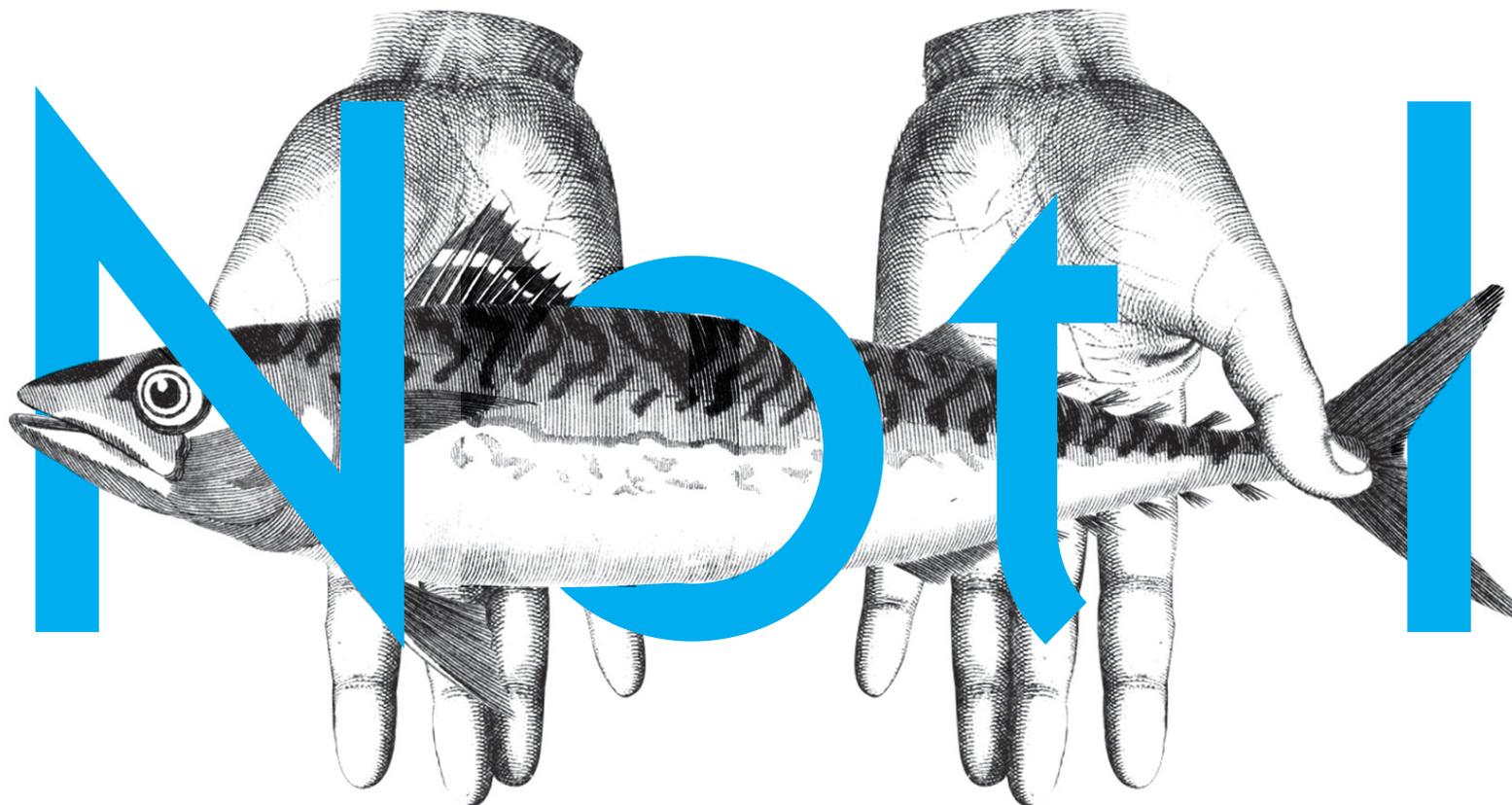


COMPAGNIE  
CAMILLE  
MUTEL

Li(CM)i7



Revue de presse **Not I** Solo



## -- Écho artpress 482 : Performance. Camille Mutel, l'accord craque Stéphane Boudin-Lestienne — 30 novembre 2020

### Focus Camille Mutel en écho à notre enquête performance

--

“Amour, cela veut dire : arc  
tendu : arc, corde, l'accord craque”

**Marina Tsvetaïeva**, *le Poème de la fin*, 1924

Entre démesure et dérisoire, fragilité et force, l'art de Camille Mutel n'est pas sans évoquer la poésie de Marina Tsvetaïeva, faite d'échos et de crépitements, d'images suspendues et d'émotions affleurantes. Formée par Hervé Diasnas puis marquée par sa rencontre avec la danse buto, elle commence sa carrière dans les années 2000 et trouve une voie personnelle en 2010 avec son solo *Effraction de l'oubli* : “J’ai voulu clôturer les cinq années où j’avais fait du strip tease. J’avais dévoilé mon corps mais aussi appris à dompter le regard des autres. Pour *Effraction*, je dansais nue mais habillée par les éclairages de Matthieu Ferry qui révélaient l’épiderme selon des intentions précises. À part deux moments très particuliers, le sexe n’était jamais visible.” Camille Mutel s’appuie entre autres sur la *Petite anatomie* de l’image de Hans Bellmer, où l’artiste insiste sur la délivrance qu’apporte, souvent à travers la souffrance, la plus “imperceptible modification réflexive du corps”. La performance se déroule au sol, en contorsions complexes. Pendant 25 minutes environ, l’artiste se recroqueville, s’appuie en équilibre sur ses bras, souvent à la limite de ses forces, sur une bande-son composée par Gilles Gobeil à partir des râles et de la respiration de la danseuse.



Camille Mutel, Not I, 2020 © Katherine Longly

Effraction tourne aussi autour d’un moment de douleur, que l’artiste associe au mythe d’Orphée et Eurydice : un rapport ambigu à la vie et à la mort que symbolise le masque en silicone, aux yeux fermés, impénétrable, sur lequel le spectateur ne lit qu’un vague et énigmatique sourire. “Ce masque, réalisé sur mon propre visage, fait référence à l’Inconnue de la Seine, jeune femme prétendument noyée dont le beau visage souriant, moulé à la morgue, fascina une génération d’artistes et d’écrivains, notamment Aragon.”

Pour *Effraction*, elle a travaillé d’une manière particulière : “Je filmais un mouvement, je le regardais immédiatement puis retournais devant l’objectif pour l’améliorer et ainsi de suite. Il me fallait parfois une semaine pour faire une minute.” La chorégraphe compose patiemment un “mot”, puis un autre, puis une “phrase”. Camille Mutel évoque l’influence de Bill Viola, non seulement pour la position corps renversé la tête en bas, mais surtout pour sa capacité à dilater le temps, à suspendre une durée pendant laquelle le corps est scruté et redécouvert selon des perspectives inhabituelles. “À l’instar du buto, il s’agit de sortir du temps réel pour créer son propre temps, ouvrir des espaces, un état second hypnotique où s’impose cette notion de la présence du corps.”

La même notion imprègne *Etna*, créé en 2011. Invitée à interpréter *l’Après-midi d’un faune* de Nijinski, Camille Mutel projette des images sur son corps nu, dont celles d’un homme, nu lui aussi, avec lequel elle se livre à un corps à corps translucide. On songe à l’acte amoureux mais également, à nouveau, à Orphée et Eurydice : deux êtres cherchant à se rejoindre, inéluctablement séparés. Est-ce une définition de l’érotisme, une métaphore du rêve ou d’une mémoire épidermique ? Camille Mutel souligne que cet érotisme, fil rouge de son travail, est aussi motivé par la “quête d’une explosion” : “l’Etna est un volcan”, rappelle-t-elle.

### Fin de cycle

Cette impossible représentation de l’érotisme est au cœur de son trio *Go, go, go*, said the bird (*human kind cannot bear very much reality*), créé en 2015. Pour déconstruire la sexualité sur-représentée, truquée, codifiée, Camille Mutel s’efforce de regarder autrement les corps nus et le rituel amoureux : ainsi de ce jaune d’œuf gluant, presque fluorescent, qui descend le long de son échine. À quatre pattes, elle donne d’imperceptibles impulsions à sa colonne vertébrale. Le public retient son souffle tandis que la bulle gélatineuse progresse le long de ses vertèbres comme une caresse, une larme, ou un œil évoquant Georges Bataille et Salvador Dalí. Au dernier moment, son partenaire de scène, Philippe Chosson, se penche et l’avale. La chanteuse Isabelle Duthoit halète exagérément, incarnant l’aspect physique de la relation. En retrait de la scène, des vidéos d’Osamu Kanemura proposent une ambiance différente, un peu comme les décors des paravents sur les estampes érotiques japonaises (*shunga*).

Comme pour marquer la fin d’un cycle, Camille Mutel a repris *Effraction de l’oubli* au festival Constellations, à Toulon, en 2020. Elle y a ajouté, en voix off, un récit entropique et douloureux : “Présente dès le départ, l’histoire d’Eurydice, de son viol, est remontée à la surface. J’ai écrit ce texte pendant le confinement car j’ai senti

le besoin de la rendre explicite. J’ai eu là l’occasion de m’appuyer sur une pièce existante pour l’interroger par le texte, un exercice que je souhaiterais développer. J’ai également remplacé la musique d’origine par un quatuor de Morton Feldman.” Cette nouvelle version d’Effraction est habillée. “La nudité amène un rapport plus direct avec la peau mais reste paradoxalement une barrière. Je privilégie désormais moins le côté graphique du corps et donne un rôle plus important au visage humain. Le texte inaugure un autre rapport, bien plus intime.”

Créé en 2020, *Not I* est également habillé. La chorégraphe se concentre sur de petits rituels inspirés de la cérémonie du thé, et se déplace avec un grand couteau qu’elle tient parfois dans la bouche, créant un vif sentiment d’insécurité. Réel et symbolique à la fois, cet objet tranchant relie le spectateur à la chorégraphie : “J’essaie d’obtenir le geste le plus simple et le plus explicite possible, de créer la juste balance entre représentation et gestuelle de danse.” Dans la continuité de cette idée, elle étudie pour son prochain travail les gestes traditionnels de la campagne, “comme tuer un lapin et lui enlever la peau”, dont elle produit des “moulages” à partir de films.

En dix ans, Camille Mutel a opéré une complète révolution sur elle-même. Son langage, pour lequel le mot chorégraphie semble trop étroit, explore constamment de nouveaux territoires. Privilégiant les petites formes et la proximité avec le public, elle crée un véritable théâtre poétique, où images et récits se soumettent à un souffle sensible et radical. Chaque émotion se recompose au rythme de gestes imperceptibles. Ici aussi, l’accord craque.

--

<https://www.artpress.com/2020/11/30/echo-artpress-482-performance-camille-mutel-laccord-craque/>

--

## L'Est Républicain - Sorties

04 mars 2020

**DANSE**

Du mardi 10 au samedi 14 mars

### « Not 1 » : les offrandes de Camille Mutel

*Une réflexion chorégraphique sur la présence de l'autre.*

La distance que l'on ressent entre soi et l'autre -ou entre soi et l'objet de son désir, quel qu'il soit- pourrait nous conduire à négliger nos relations. Pourtant, cette attention à l'autre est loin d'être superflue. Elle détermine en partie la qualité du système social qui nous rassemble.

Avec son prochain solo, intitulé sobrement « Not I », Camille Mutel propose une réflexion chorégraphique sur ce qui se passerait si l'on ne pensait pas la présence à l'autre dans le sens d'« être », mais dans la qualité de l'entre-deux. « Not I » introduit un questionnement subjectif : que puis-je vous offrir ? Différents gestes d'offrande s'adressent au public dans un espace qui les englobe. Chacun devient l'espace relationnel de l'autre. En collaboration avec le créateur lumière Philippe Gladieux, Camille Mutel crée un espace de co-existences dans lequel le spectateur peut s'immerger. Un paysage de relations est en constante modification sous nos yeux : c'est là que nous nous rencontrerons !

**Du 10 au 14 mars.**  
**CCAM - Vandoeuvre-lès-Nancy. De 4 à 20 €.**



--

### Un soir ou un autre

Guy Degeorges — 05 février 2020

#### Festin froid

*Not I* de Camille Mutel, vu le 28 janvier 2020 au Point Éphémère dans le cadre du festival Faits d'hiver, Paris.

--

L'espace se déplie sobre, respire comme celui d'un jardin zen, insensiblement: quelques objets, juste elle. Autant de possibilités silencieuses pour un récit en pointillés. Ce plan elle y obéit, avec quelle logique? Ne pas mettre les équilibres en péril, ne pas déranger cette cérémonie composite. Au corps de la performeuse de se plier en poses pour prolonger la stricte géométrie des choses, de supporter sur la pointe des pieds le poids de l'enclume. Les gestes en ordre. Elle est si proche, mais seules les rumeurs du dehors troublent l'ailleurs de cette étrange temporalité. Le kimono est sage, il se gèlerait ici tant de distance, s'il n'y avait parfois l'ombre de ce sourire sur son visage. Sans une plainte, sa bouche porte la lame du couteau, alors qu'elle se renverse: frisson et danger. Soudain, et sans ciller, l'oignon est offert en sacrifice. C'est un festin froid, d'une ironique frugalité. Nature morte: seules les lumières soulignent l'émotion. Durant ce parcours somnambulique, mon attention pourtant ne faiblit pas, même si ma raison reste coite. Le partage s'affirme enfin avec un verre de vin.

--

<http://unsoirouunautre.hautetfort.com/archive/2020/02/05/not-i-6210539>.

--

### I/O Gazette

Stéphane Héliot — 02 février 2020

#### Intimité opaque

--

Dans ce solo donné au Point Ephémère dans le cadre de Faits d'Hiver, premier volet d'une quadrilogie intitulée *La place de l'autre*, Camille Mutel se meut avec une intense lenteur dans un univers de symboles et de textures : le métal d'un étou, celui d'un couteau, le bois d'une planche, le tissu d'une nappe. Des oignons, un poisson. Il s'agit d'un univers parfait, aussi chacun des indices disposés sur le plateau trouvera-t-il sa place dans cette intrigue dont la clef n'est pas tant le dénouement, heureux, que le jeu de distances auquel ce rite livre les spectateurs à fleur de plateau : trop proches et trop loin, appelés à la communion par le regard de l'artiste, par le silence, absorbés, et relégués tout de même à l'extérieur du mystère – trop loin à l'extérieur peut-être ? – dans ces instants où la tension diminue, lorsque le visage ou le geste de l'artiste échappent au public disposé en équerre autour de la scène, ou lorsque ses mouvements malgré leur précision semblent trop communs.

--

<http://www.iogazette.fr/critiques/breves/2020/intimite-opaque/>

--

### Théâtre du blog

Jean Couturier — 31 janvier 2020

--

Ce solo, avec des natures mortes intimistes d'une délicatesse qui rappelle la cérémonie du thé au Japon, a été conçue par cette artiste qui a été marquée par un spectacle de danse butô quand elle avait vingt ans. Une fine rampe lumineuse au sol la sépare d'un public de cinquante personnes sur deux rangs. Artiste résidente à la villa Kujoyama, elle rend ici un bel hommage à ses maîtres japonais, avec une gestuelle d'une grande rigueur.

Un tissu blanc enroulé, une planche en bois, un plat rempli d'oignons, un étou posés au sol. La danseuse se livre à un cérémonial, en passant très lentement d'un élément à l'autre, selon sa propre logique, qu'il ne faut pas révéler. Un couteau de cuisine, une sonde à disséquer et un hareng, qu'elle porte sur elle, viennent compléter ces natures mortes.

Dans cet espace réduit, la maîtrise des postures est parfaite, tout au moins au début de ces soixante-cinq minutes. Les attitudes qu'elle imprime à chaque étape, constituent des instantanés très esthétiques et sa performance pourrait trouver sa place dans un centre d'art contemporain. Camille Mutel nous voit sans nous regarder, déplace ces objets du quotidien avec des gestes doux et un peu mécaniques. Au rituel final, un sourire aux lèvres, elle offre un verre de vin à un spectateur : le temps est suspendu ! Un moment rare de lenteur et de concentration dans notre monde qui vit dans la vitesse...

--

<http://theatredublog.unblog.fr/2020/01/31/not-i-conception-et-choregraphie-de-camille-mutel/>

--

## Toute la culture

Antoine Couder — 29 janvier 2020



***Not I*** ou la mise en scène du haïku au festival **Faits d’Hiver**



--

Pour le festival Faits d’hiver, Camille Mutel déploie une lente chorégraphie où s’entrechoquent sur le temps long beaucoup de ses obsessions.

Intime. Elle est d’abord assise, non pas dos au public mais presque, à l’intérieur de ce qui forme un plan en équerre dans la quiétude du studio de danse du Point Ephémère où elle donnait ce mardi 28 janvier deux représentations successives. On la découvre dans cette tranquille immobilité qui va se rompre progressivement dans des mouvements lents, une sorte de trilogie « assise, enroulée, retournée » qui peu à peu va faire performance. « Cérémonie de l’intime » écrit-elle dans une note d’intention qui met en jeu un « mode d’attention à l’autre » qui précède la rencontre.

Camille Mutel, Not I, Festival Faits d’hiver, 2020

Image. Le public est ainsi au travail, en quelque sorte suspendu à des mouvements minuscules et processuels finissant par « donner » une image sur laquelle l’attention se fixe. Camille Mutel est notamment connue pour proposer des spectacles de danse Butoh et du strip-tease et c’est un peu de cela dont il s’agit ici. À scruter l’artiste sous tous les angles, chaussettes blanches, culotte blanche sous combi bleu ciel, on attend l’impossible, qu’enfin il se passe quelque chose, qu’un geste vienne rompre le tortueux silence qui nous envahit alors, curieux mélange d’intensité et de néant.



Camille Mutel, Not I, Festival Faits d’hiver, 2020

Camille Mutel, Not I, Festival Faits d’hiver, 2020

Camille Mutel, Not I, Festival Faits d’hiver, 2020

Corps. Et quand celui-ci survient, il commence par menacer, long couteau sous la gorge et presque dans la bouche. Mutel se fait avaleuse de sabres, en distillant perfidement le souvenir d’une Gina Pane. On comprend que dans cet univers immobile, le moindre son fait sens, le couteau qui tranche brutalement un oignon et ces légers sanglots qui s’ensuivent, est-ce l’oignon où la tristesse de contempler un poisson, sorti du tapis de sol comme par enchantement et qui nous est montré là, comme si l’on voulait faire partager cette hésitation entre la mort et son miroir; l’autre – cet être vivant – faut-il le dévorer ou au contraire, se tenir à ses côtés. Dans cet espace confiné, compact, le corps de l’artiste résonne sourdement de sa masse. Éclairé, détaillé, il devient insecte pachyderme qui parvient à se fondre dans le décor, collé puis décollé de la lumière, s’ouvrant peu à peu jusqu’à l’ultime offrande – un verre de vin tendu à un spectateur et puis l’esquisse d’un sourire. Le premier, le dernier.

Camille Mutel, Not I, Festival Faits d’hiver, 2020

--

## France culture - Les carnets de la création

Aude Lavigne — 23 janvier 2020



Camille Mutel, Not I, Festival Faits d’hiver, 2020

--

## Danser Canal Historique

Thomas Hahn — Janvier 2020



Camille Mutel, Not I, Festival Faits d’hiver, 2020

... /...

--

## Danser Canal Historique

Philippe Verrière — Janvier 2020



--

**Le Festival Faits d'Hiver se déroule cette année du 13 janvier au 8 février et la petite manifestation initiale a beaucoup changé tout en restant un événement particulièrement ouvert sur la création, la mise en avant d'auteurs singuliers et de propositions qui ne le sont pas moins.**

Parti en 1999 d'une petite salle du dix-huitième arrondissement parisien, Faits d'Hiver qui engage sa 22<sup>e</sup> campagne, fera cette année son nid dans douze théâtres ou lieux différents, à Paris, Vanves et Créteil, pour 36 représentations de 16 compagnies...

Et si le théâtre d'opérations a singulièrement évolué depuis l'origine, l'esprit demeure, particulièrement un attachement à l'œuvre dansée et à son auteur, le chorégraphe, indépendamment de toutes considérations de générations ou de styles, qui fait l'identité de la manifestation, mais les changements sont sensibles. A commencer par celui du statut de la manifestation et le sentiment diffus que ce qui se joue aujourd'hui, dans Faits d'Hiver, est un peu particulier.

« Toutes les éditions sont particulières », s'amuse Christophe Martin, son directeur artistique qui précise, « ce n'est pas une formule : comme le festival n'est pas une thématique ou un principe, je suis toujours étonné à la fin de découvrir ce que l'édition recelait. » Mais pour peu que l'on insiste un peu, il reconnaît cependant que cette présente édition possède un caractère notable en ce qu'elle manifeste que le festival poursuit une montée en puissance qui n'était ni voulue ni vraiment prévisible.

« Nous restons un festival de création, mais c'est un peu en étant victime de la situation parisienne. C'est un avantage et un fardeau. Beaucoup de théâtres et d'institutions programment et font vivre la danse dans les régions ; certains chorégraphes ont décidé de ne pas chercher absolument à passer par Paris pour développer leur carrière. Il n'y a pas assez de théâtres dans la capitale pour accueillir toute la danse qui se passe en régions, et pourtant, il reste important pour les chorégraphes, à tort ou à raison, d'être vus à Paris ».



Faits d'Hiver reste l'une des opportunités précieuses pour accéder à cette visibilité. L'étrange sensation de cohérence incohérente du programme tient à cette série de paradoxes : un petit festival mais devenu très important ; très parisien mais totalement ouvert sur l'ensemble de la création et débordant maintenant les frontières de la capitale pour s'aventurer dans la couronne péri-urbaine (la région Île-de-France soutient – 20000 euros – pour la première année le festival, notamment pour sa collaboration avec de petits lieux). Une manifestation sans ligne artistique revendiquée mais où une ligne esthétique forte s'impose.

Car quels traits peuvent partager Georges Appaix et Leïla Ka ? Le premier, soixante-six ans, Marseillais féru de mots jusqu'à avoir pensé son œuvre comme un abécédaire, arrive à la fin de son parcours. XYZ, ou comment parvenir à ses fins, (création du 4 au 7 février à la Mac de Créteil), exprime clairement, ne serait-ce qu'en son titre, clore le parcours engagé par Antiquité (1985)... jusqu'à What do you think ? en 2017, et donc la fin de l'alphabet. (lire notre critique)

La seconde, toute jeune chorégraphe d'à peine trente ans venue de Saint-Nazaire, se en est à sa troisième pièce depuis 2018. Elle se débarrasse de la gangue des formes et s'aventure dans quelques essais. La soirée qu'elle partage avec Nach, la Krumpeuse en pleine expérimentation japonaise, (Beloved Shadows – lire notre critique) le 21 janvier à la MPAA s'annonce passionnante...

Pourtant entre Appaix et Ka, entre l'entrée dans la carrière et la négociation pour en sortir, une même conviction d'une œuvre à tenir et d'un propos à affirmer. La richesse de Faits d'Hiver est là. On aurait pu faire le même constat d'écarts et de surprenante proximité entre Bernardo Montet (Mon âme pour un baiser - lire notre critique- les 13 et 14 à micadanses) où le chorégraphe confie à trois véritables guerrières sa vision d'un monde pluriel et Camille Mutel (Not I, 28 et 29 janvier au Point Éphémère), en solo et plutôt taiseuse, engagée dans une introspection sans concession.



Et pourtant, Bernardo Montet marqué profondément par Kazuo Ohno ne cache pas la part d'intériorité que le Japon lui a révélé et Camille Mutel revient de Kujoyama... Les cohérences pour être secrètes, n'en sont pas moins fortes... « Je suis incapable de répondre à cette question, se justifie Christophe Martin, mais dans ses choix, il faut faire attention à des propositions surprenantes, comme celle de Lenio Kaklea (Encyclopédie pratique. Détours, du 30 janvier au 1 février au Centre Pompidou) parce que cette recherche sociologique sur le geste et les habitudes intimes promet d'être passionnante et offre un rendez-vous avec une chorégraphe en pleine reconnaissance. Il faut aussi regarder la soirée partagée du 3 février au théâtre de Vanves, parce que Christine Armanger (MMDCD) d'une part et Sarah Crépin & Etienne Cuppens (Solo 00) d'autre part, offrent deux univers d'une grande puissance imaginaire. »

Il faut entendre aussi qu'un festival qui fait une telle part aux créations (12 sur 16 propositions !) suppose un peu de goût du risque du côté des spectateurs. Alors proposons une autre approche, paradoxale également puisqu'il y a dans Faits d'hiver un penchant fort pour le paradoxe : un parcours spécialement étudié de pièces qui ne sont pas des créations. Par exemple, la très décapante Teresa Vittucci qui dans Hate me, Tender (15 et 16 janvier, Centre Culturel Suisse) fait de la Vierge une figure Queer ! Ou Structure-couple : Bakstrit de Lotus Eddé Khouri & Christophe Macé (Le Socle les 28 et 29 janvier), mais dans ce cas, il faudra affronter l'extérieur, ce qui en janvier peut piquer légèrement !

Quand au très raffiné et imprévisible Daniel Linehan, son sspeciess (6 et 7 février, Théâtre de la cité internationale) ne sera pas une création pour Faits d'hiver. Il aura été créé dix jours avant. Décidément, on ne se refait pas !

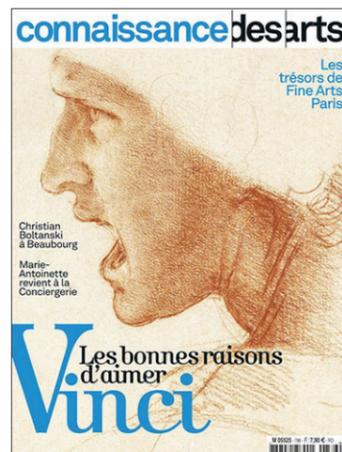
--

http://dansercanalhistorique.fr/?q=content%2F1-effet-divers-de-faits-d-hiver

--

## Connaissance des Arts

A. -S. L. -M. — Novembre 2019



--

## La lettre du spectacle

Philippe Verrière — 08 Novembre 2019



--

## Danser Canal Historique

Thomas Hahn — Octobre 2019

### *i Viva Villa !*: La danse à la Collection Lambert

--

**Un festival itinérant, un haut lieu de l'art, des expositions et un lien fort avec la danse qui passe par Kyoto...**

Depuis 2016, le festival *i Viva Villa !* expose des artistes ayant bénéficié de résidences dans trois hauts lieux français de l'art contemporain, tous situés hors de France: La Villa Médicis à Rome, la Villa Kujoyama à Kyoto et la Casa de Velázquez à Madrid. Deux « Villa » donc, d'où le nom de ce festival, le simple « Casa » de la troisième étant surclassé par la moitié espagnole de l'intitulé.

Pour sa quatrième édition, *i Viva Villa !* investit la Collection Lambert dans son espace d'exposition temporaire de l'Hôtel de Montfaucon en Avignon et affirme la vocation de ce rendez-vous, à savoir la création d'un « aperçu vivant de la jeune création contemporaine, à travers la pluralité des regards et des perspectives ».

Arts vidéo ou plastiques, photographie, sculpture, gravure, peinture, photographie sont appelés à dialoguer entre eux, et la danse pourrait faire le lien, d'autant plus que les chorégraphes invités ont aussi humé l'ambiance des lieux de résidence. Camille Mutel, par exemple, présente *Détails*, une miniature créée lors de sa résidence artistique à la Villa Kujoyama de Kyoto offrant « une réflexion calme et chorégraphique sur la relation sujet / objet ».

Et manifestement, des trois villas, c'est celle de Kyoto qui est le plus étroitement liée à la danse, puisque les deux autres chorégraphes présents à la Collection Lambert y ont également été en résidence.

L'une, c'est Nach, la krumpeuse universelle qui est en train de verser à la danse contemporaine sa sensibilité si personnelle depuis qu'elle a créée, en 2017 son premier solo, *Cellule* [lire notre critique].

Après un quatuor tout aussi spectaculaire [lire notre critique], elle revient de Kyoto avec un nouveau solo, *Beloved Shadows*, où les ombres sont celles qui se reflètent dans son propre esprit, dans la musique d'un compositeur japonais et dans son regard sur le butô. On verra *Beloved Shadows* également à L'Échangeur (Hauts de France) en octobre et à l'Atelier de Paris, en décembre.

Il y a quelques mois, nous vîmes à Paris, au Théâtre de la Ville (Espace Cardin), Takao Kawaguchi, qui y mena son investigation personnelle, sensible et audacieuse sur les traces de Kazuo Ohno. Il revient en France grâce à *i Viva Villa !* qui accueille ce cofondateur de la célèbre troupe Dumb Type pour une collaboration avec le plasticien et artiste visuel français Emmanuel Guillaud qui a passé huit ans de sa vie au Japon.

Dans *I'll lick the fog off your skin*, les deux artistes dialoguent pour faire le lien entre l'art queer d'aujourd'hui et le Japon ancien.

--

<http://dansercanalhistorique.fr/?q=content%2Fviva-villa-la-danse-la-collection-lambert>

--

## Danser Canal Historique

Philippe Verrière — Octobre 2019



Détails de Camille Mutel

--

**Ainsi le mut-elle...**

**Il y a des objets, l'analyse de la cérémonie du thé, une certaine solennité. Mais Détails qui se veut une esquisse de pièce à venir est l'occasion pour Camille Mutel de poser ses pas et son regard sur le rituel avec le petit sourire en coin d'un agnostique qui sert la messe.**

Sans doute parce que l'on a été prévenu que dans Détails, petite pièce proposée par Camille Mutel en sortie de sa résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto et, à ce titre, présentée au festival i Viva Villa ! à la fondation Lambert, qu'il y avait un rapport avec les objets, un doute taraude : là, cet espace matérialisé dans un coin d'un musée, des objets disparates (une planche, une balance-trébuchet, un étau), l'interprète à genoux et immobile ! Bon sang, mais c'est Jérôme Bel ! Camille Mutel va nous refaire en solo le duo Nom Donné par l'auteur (1994), mais avec vingt-cinq ans de retard !

Or, il faut souvent rappeler aux fervents de l'avant-garde chorégraphique « Belienne » que celle-ci tape déjà son bon quart de siècle au compteur... Ce qui nous met l'innovation au rang des radotages et peut expliquer le léger haut le cœur à se voir infliger une resucée. Mais, foin de mauvaise foi, le doute dure peu.

La danseuse chorégraphe se saisit de l'étau, avec une présence et une tenue toute de hiératisme et entre sur l'espace. Elle y pose son objet puis ressort. Elle fait la même chose avec la planche et l'attention qu'elle porte à cet objet à la banalité extrême impose révérence.

Il se joue là, dans une lenteur très maîtrisée, avec une précision soulignée, quelque chose d'une cérémonie dont la modestie et la réserve n'altère en rien la solennité. Elle entreprend de serrer la planche avec les mors de l'étau. Chaque demi-tour de manivelle se conclue du raclement de celle-ci ramenée en arrière pour entreprendre un nouveau demi-tour. La gravité de ce son habituellement négligé s'impose à la vaste

pièce et à toute l'assistance. Fente soudaine, un long couteau jaillit, enfoui qu'il était dans la ceinture de la combinaison bleu Klein lequel, faut-il le rappeler, avant d'être l'artiste que l'on sait fut aussi un éminent judoka. Et c'est ainsi que soudain tout bascule et que l'on passe du Parti pris des choses à un Barbare en orient...

Cette cérémonie est née de l'étude de la cérémonie du thé, mais, en quelque sorte, vue du point de vue des objets. La danse s'y instille. Une cambrure très lente, puis un grand plié et la roulade ralenti, le couteau dans la bouche, tranchant tourné vers la commissure. La cérémonie dérisoire saisit maintenant le souffle. Elle glisse la pointe de l'arme – s'en est devenue une par le risque encouru – dans sa bouche et la pose en équilibre sur l'extrémité plane du manche. Comme un pal...

On respire un peu à cette singulière maîtrise. Impavide, Camille Mutel a poursuivi le mouvement. Une nouvelle fente avant de se redresser, d'équilibrer la planche horizontalement entre les mors de l'étau, d'aller chercher la balance trébuchet, puis un oignon qu'elle épuche. Elle le pose sur la planche ; brandit à nouveau le couteau. Un coup net, mais les deux parties – et le verdict de la balance l'assure – ne se valent pas. Cette cérémonie toute de gravité se résout dans le dérisoire.

Ce rite possède le sourire discret et légèrement énigmatique, s'évanouissant dans l'espace comme celui du chat du Cheshire, que Camille Mutel promène sur sa danse. Rituel et cérémonie, mais dont elle n'oublie jamais qu'ils s'évanouissent et ne reste que par la mémoire des gestes.

Détails n'était pas destiné à tourner quoique donné plusieurs fois cet été, mais cette pièce d'une toute petite demi-heure constitue la matière du solo que la chorégraphe prépare pour la rentrée. Pour autant, cette esquisse sérieuse autant que très délicatement goguenarde mérite d'être vue pour elle-même et vaut, mieux qu'une expérimentation, un numéro d'opus.

--

http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/details-de-camille-mutel

--

## Artpress

Stéphane Boudin-Lestienne — 09 octobre 2019



--

**Stéphane Boudin-Lestienne revient sur la 9<sup>e</sup> édition de Constellations, festival de danse, musique et performances, que nous annoncions en amont sur notre site (à (re)lire ici), notamment à travers le travail d’Aurore Thibout. En aval, il est ici question d’un mot-valise : « performance ».**

Malgré le cyclone presque tropical invoqué par Kevin Jean, un des artistes remarquables de cette 9<sup>e</sup> édition, le festival Constellations a pu se réfugier dans le ventre de la Tour royale et continuer, quasiment sans annulation, sa programmation. Ni exactement festival de danse, ni de théâtre, de musique ou de films, Constellations, mené par Frank Micheletti, son fondateur et directeur artistique, se refuse à donner une définition fermée de sa proposition. Seul un mot-valise revient : performance. Historiquement, il s’agit d’une sorte d’extension du travail de certains plasticiens, parfois en lien avec la vidéo, donnée en marge des expositions ou lors d’un vernissage. Très vite, danseurs, musiciens, circassiens et acteurs se sont intéressés à cette forme marginale de spectacles. Le terme marginal s’applique dans le sens géographique, puisqu’ici nous abordons une zone sans frontières où toute revendication territoriale est caduque. Pour reprendre la métaphore de départ, nous sommes au cœur du cyclone.

La notion de performance a ceci de particulier qu’elle se définit par la négative. Ce qui s’y joue échappe à l’écriture classique, dans le sens où, contrairement à ce lieu idéal qu’est la scène, le récit ne connaîtra pas d’ellipses, de rideau ni de coulisses pour se réfugier ou créer un montage. Le temps de la performance est égal au temps de l’action. Les tréteaux sont remplacés par un dispositif au pied du mur : tout se fait en pleine lumière, au milieu du public. Une fois le top départ donné, l’attention du spectateur est clouée dans un surplace. La présence du performeur pèse physiquement sur lui et, à son tour, il renvoie la menace. Il y a un effet miroir ou peut-être, plus exactement, un larsen, un effet de retour qui s’amplifie parfois jusqu’à l’insupportable. Ce cri strident marque aussi une libération : rires ou pleurs, le trop-plein se déverse hors de tout contrôle.



Cette exploration des limites peut appréhender des domaines variés. Loin d’être mis de côté au profit du seul langage corporel, la parole est soumise à des variations infinies : balbutiée, rythmée, déformée, sculptée par l’incroyable Flora Détraz, ou portée à ébullition par Simon Tanguy au cours d’une logorrhée ininterrompue de 45 minutes. Kubilai Khan Investigations met en porte-à-faux les discours formatés transmis par les médias, interchangeable et inaudibles dans leurs contradictions. Si Marion Carriau détourne le langage des sourds-muets dans un monologue hypnotique, Marie Desoubeaux joint le geste à la parole et nous emmène dans un récit dansé et labyrinthique, porté par les sons plaintifs d’une viole de gambe. Chanson sans musique pour Ana Rita Teodoro ou playback pathétique pour Rudi van der Merwe, la performance semble souvent procéder par soustraction, démontant la logique spectaculaire pour mieux mettre en lumière tel ou tel aspect. Une mise à plat flirtant parfois avec le déceptif, qui déconstruit les catégories culturelles populaires ou savantes. Pour Alban Richard, par exemple, Bach, Elvis Presley ou la techno ne sont que des cadres et son ballet mécanique entre ordre et chaos organise leurs effondrements successifs. Le travail de Marlène Rostaing et Leïla Martial s’essaie aussi à la perte des repères et au chavirement. Soufflant une musique tragique dans des bouteilles de bière, elles lancent une bouée poétique dans un univers en perpétuel naufrage.

Le larsen s’amplifie encore lorsqu’il s’agit du corps et de son exhibition : à l’exaltation sensuelle et prophétique de Kevin Jean et à la froide monstration d’Ana Rita Teodoro, on peut également ajouter la troublante vision de Camille Mutel se pliant au sol un couteau dans la bouche, au risque non négligeable de se blesser. Quant au film documentaire Uzu de Gaspard Kuentz, il laisse les corps et les violentes confrontations parler d’eux-mêmes. Sans commentaire ni explication, il nous propulse dans les luttes rituelles qui se perpétuent au Japon ; on en ressort bousculé, piétiné. Également venue du pays du soleil levant, la chorégraphe Kaori Ito, qui a revêtu les extraordinaires vêtements d’Aurore Thibout, sort de la représentation pour interagir avec le public et ainsi court-circuiter sa contemplation passive, créant une sorte de larsen cérébral

... /...

--

## Reporter, le quotidien de l’écologie

Corinne Morel Darleux — 13 septembre 2019



### La Nuit des ours, un moment de grâce et de frissons



Notre chroniqueuse a participé à une expérience artistique inédite, la Nuit des ours. « Un moment de grâce et de frissons », qui a réaffirmé la nécessité, pour la politique, de « se nourrir de littérature et d’art ».



Petite morsure de froid dans le cou. Je regrette de ne pas avoir prévu un blouson plus conséquent. Dans l’obscurité, je lève le nez vers un ciel étoilé magnifiquement dégagé et, malgré l’éclairage de la Lune, mon pied bute sur une racine. Le sol est parsemé de lucioles solaires et de galets phosphorescents. Le temps de relever le regard, le faisceau de ma frontale percute la tête d’un lynx. Droit dans les yeux.



Nous sommes une petite quinzaine à arpenter cette forêt de montagne, en plongée de nuit. Demain 9 août a lieu la première édition de La Nuit des ours, à Vallorcine (Haute-Savoie), et nous sommes en mission de reconnaissance. Initiée par le metteur en scène engagé Bruno Boussagol, elle va réunir 200 personnes réparties en quatre groupes, pour assister tout au long du chemin à quatre performances artistiques, quatre moments proposés par les guides, et une scénographie *in situ*. Le lynx en fait partie, avec le loup, le cerf, la biche. Et l’ours. Des portraits fixés aux arbres, qui nous toisent au détour du sentier, comme pour interroger notre présence, à cette heure avancée de la nuit, sur leur territoire.



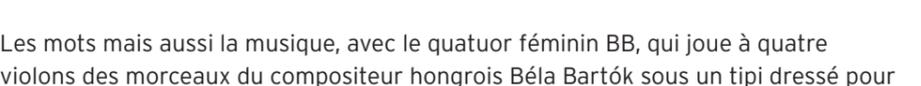
Quand Bruno m’a contactée pour guider une de ces palanquées [1], je suis revenue sur ma résolution de ne pas bouger du mois d’août tant le dispositif me faisait envie. Et j’ai commencé à compulser mes récits d’ours, d’éléments naturels et de déambulations en forêt pour construire le récit en quatre séquences guidées de cette Nuit des ours.

« Pourquoi Diable parler de fiction littéraire quand on fait de la politique ? » Je m’attendais à cette question, qui n’est pas venue. Incongrue plus encore que mon choix

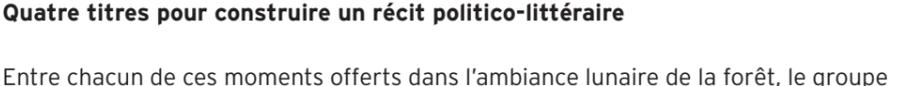
littéraire, dans cette ambiance nocturne qui incite à la poésie davantage qu’à l’examen des politiques publiques. J’avais prévu d’évoquer brièvement le rôle de la fiction et de la littérature pour « désincarcérer le futur », puis de revenir sur quatre titres marquants, dans des registres et époques di érents. Pour montrer que politique et poétique peuvent se marier joliment, et qu’il n’y a pas que les essais qui éclairent le présent. Pour donner envie de lire, encore, et de manier les mots comme des munitions… construire le récit en quatre séquences guidées de cette Nuit des ours.



**« Pourquoi Diable parler de fiction littéraire quand on fait de la politique ? »** Je m’attendais à cette question, qui n’est pas venue. Incongrue plus encore que mon choix littéraire, dans cette ambiance nocturne qui incite à la poésie davantage qu’à l’examen des politiques publiques. J’avais prévu d’évoquer brièvement le rôle de la fiction et de la littérature pour « désincarcérer le futur », puis de revenir sur quatre titres marquants, dans des registres et époques différents. Pour montrer que politique et poétique peuvent se marier joliment, et qu’il n’y a pas que les essais qui éclairent le présent. Pour donner envie de lire, encore, et de manier les mots comme des munitions…

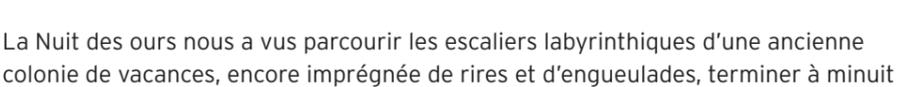


Les mots mais aussi la musique, avec le quatuor féminin BB, qui joue à quatre violons des morceaux du compositeur hongrois Béla Bartók sous un tipi dressé pour l’occasion. La danse, avec Camille Mutel, installée en bord de rivière sur un tapis de sable gravillonné, qui décompose chacun de ses mouvements dans une tension corporelle incroyablement maîtrisée jusqu’à découpler l’outil du geste, la technique de l’humain. L’humour et le spectacle musical avec le touchant duo Soma, installé en haut d’une colline, adossé à la roche. Et l’émotion du témoignage, avec une Nathalie Vannereau bouleversante dans son interprétation digne, sobre jusqu’à l’os et pourtant emplie de chair, du texte sur Tchernobyl de Svetlana Aleksievitch Elena ou la mémoire du futur, sur fond de friche industrielle. Un arrêt dont on mettra plusieurs minutes à s’extraire, tragique déflagration incarnée, tant il est difficile de s’en relever.



Entre chacun de ces moments offerts dans l’ambiance lunaire de la forêt, le groupe marche, croise des chevaux lancés au galop, découvre les installations de Land Art semées le long de l’itinéraire, et s’arrête pour m’écouter parler de ceux qui ont écrit la nuit, le vent, les ours et la forêt. Quatre titres pour construire un récit politico-littéraire… La sélection a été douloureuse, mais le premier était évident. L’homme qui savait la langue des serpents, d’Andrus Kiviräkh (2007), se déroule en Estonie au XIII<sup>e</sup> siècle, avec l’arrivée des colons allemands, de l’agriculture céréalière et de la christianisation forcée. On y suit les derniers païens, de moins en moins nombreux,

qui résistent à ce « progrès », persistent à vivre en forêt, y trouvent leurs moyens de subsistance, dialoguent et hibernent avec les serpents et même, parfois, flirtent avec les ours, ces plantigrades benêts et amoureux. Un roman sauvage et palpitant, où tant les colons du village moderne que les obscurantismes superstitieux et arriérés de la forêt en prennent pour leur grade, à prendre comme un récit fantastique ou comme une allégorie de la rupture d’harmonie « ancestrale et mythique » entre les humains et le reste du vivant. J’en lis un extrait, celui d’un grand-père chasseur de vents, qui les capture dans des sacs avant de les relâcher dans des batailles épiques et sanglantes. Ce sera mon lien avec la Horde du Contrevent, d’Alain Damasio (2004), la deuxième pause politico-littéraire sur la notion de quête, de collectif, sur l’élégance et la gratuité du geste combatif. Il y aura bien sûr un arrêt dédié à Dans la forêt, de Jean Hegland (2017), en lien avec Le Mur invisible, de Marlene Haushofer et Trois fois la fin du monde, de Sophie Divry, sur la perte de connexion avec la nature et l’effondrement. Trois histoires dans lesquelles des ruptures irrémédiables viennent jeter une lumière crue et cruelle sur la perte des savoirs naturels, de la connaissance des plantes à la capacité de survivre sans pétrole, sans État et sans électricité. Enfin bien sûr ce parcours de lectures se conclura avec La Longue Route, de Bernard Moitessier (1986) et Les Racines du ciel, de Romain Gary (1956), mon combo d’apothéose, pour le refus de parvenir, la figure du maverick et la dignité du présent.



La Nuit des ours nous a vus parcourir les escaliers labyrinthiques d’une ancienne colonie de vacances, encore imprégnée de rires et d’engueulades, terminer à minuit passé par une soupe à l’oignon dans le village autour de lectures teintées d’accordéon

… /…

Certes, la performance n’est pas un terrain exempt de tout maniérisme. Ainsi, à vouloir tout créer à vue, on en revient constamment à des constructions sonores à base de samples réalisés en direct ; un procédé dont l’abus finit par desservir une démonstration trop appuyée. La performance sans réelle mise au point ou répétition peut vite basculer dans le brouillon. L’artiste qui, selon son ambition, se mêle de tout faire – musique, danse, texte, costumes, film – risque à tout moment de révéler ses insuffisances. Mais ces critiques ne cherchent pas à remettre en cause une pratique qui avance sur le fil du rasoir, avec courage et détermination, et dont l’économie de moyens, le sens de l’expérimentation forcent le respect des scènes traditionnelles tout en aiguisant l’appétit des programmeurs. Il est complexe de savoir si la performance est aujourd’hui un mot un peu savant pour désigner ce qu’on appelle une « forme courte » ou si elle continue un travail de recherche pure. Souvent, il s’agit d’extraits, de réductions, de works in progress, etc. Doit-on toujours la revendiquer comme une forme en soi ? Or, c’est toute la pertinence de Constellations de mettre ainsi en réseau ces esquisses, ces fragments et de les enchaîner, de les faire se répondre. En trois jours, en programmant une trentaine d’artistes, le festival équivaut à une production qui aura nécessité de longs mois de préparation et beaucoup d’argent. Constellations démontre la vivacité d’une scène qui peut en quelques minutes et quelques bouts de ficelle bousculer profondément notre perception.

--  
https://www.artpress.com/2019/10/09/retour-sur-constellations/

… /…

--

## Artpress

Stéphane Boudin-Lestienne — 12 septembre 2019

### Bonne nouvelle des étoiles

--

**Festival de danse, musique et performances, Constellations revient à Toulon pour sa 9<sup>e</sup> édition. On y verra notamment, jeu autour du vêtement, un étrange manteau en bois d’Aurore Thibout.**

L’agglomération de Toulon est récemment devenue une métropole, la 9<sup>e</sup> de France pour son importance. Pourtant, elle apparaît fort peu sur les radars culturels, à deux exceptions près : Châteauvallon, à Ollioules, pour sa programmation de spectacles, et la Villa Noailles, à Hyères, essentiellement pour le design et la mode. Or, depuis une dizaine d’année s, l’aire toulonnaise voit son tissu culturel se renouveler avec des lieux et des événements qui ont choisi de se consacrer à des scènes émergentes, à l’image des festivals MIDI, musiques actuelles, ou Constellations.

### Peau de grizzly

Ce dernier, né de l’initiative du chorégraphe Frank Micheletti, associe les productions de sa compagnie, Kubilai Khan investigations, à une invitation ouverte à une quinzaine d’intervenants venus d’horizons, pays et disciplines très différents. Basé à la Tour royale, superbe fort circulaire du XVI<sup>e</sup> siècle, le festival – enrichi de programmations complémentaires à Hyères et Ollioules – investit également l’Hôtel départemental des arts, le théâtre Liberté, le musée des arts asiatiques, l’école d’art, ou encore le Metaxu, nouvel « espace d’artistes ». Sa réputation s’est construite au fil de huit éditions pour lesquelles le festival a aussi bien fait appel aux talents toulonnais – le metteur en scène Guillaume Cantillon, le collectif Artmacadam, le groupe Hifiklub –, aux voisins proches – le chorégraphe marseillais Christophe Haleb présentant un film –, qu’à des personnalités venues d’ailleurs, comme la plasticienne belge Gwendoline Robin ou la percussionniste japonaise Yukio Oshima. On gardera encore longtemps en tête les images troublantes du striptease ritualisé de Vania Vaneau ou du combat de David Drouard avec la peau d’un grizzly, devant un public tétanisé.

Constellations, loin d’être un fourre-tout, intègre avec naturel les cultures dites urbaines, comme on pourra le constater, encore cette année, avec le danseur mozambicain Idio Chichava ou avec le Sud-Africain DJ Lag. Pas de catégories, pas d’étiquettes, ici, il n’y a que des artistes formant un groupe cohérent, tous reliés par des lignes invisibles. Ignorant frontières et préjugés, assumant un certain regard sur le monde, ce festival presque entièrement gratuit attire désormais de nombreux programmeurs, offre un panorama dont la qualité va croissante et modélise un rapport pertinent au site, au public et à la création.

### Étrangement vivant

L’ambition se renouvellera avec cette 9<sup>e</sup> édition, qui associe la chorégraphe Camille Mutel. Celle-ci a mis l’accent sur quelques anciens lauréats de la Villa Kujoyama, dont Aurore Thibout, également prix du public du festival de mode d’Hyères en 2006. Cette dernière incarne bien la curiosité d’esprit, le nomadisme et la mixité des pratiques qui caractérisent les artistes programmés à Constellations. Si son travail, centré sur le vêtement, débouche sur des collections haut de gamme vendues en boutiques, une large partie de son activité s’appuie sur des échanges avec des performeurs ou metteurs en scène pour concevoir des pièces spécifiques en vue de cérémoniels, danses ou concerts. S’appuyant sur des recherches techniques et des collaborations avec des artisans (Taïwan, Japon), elle développe des procédés très sophistiqués de flocages, d’impressions, de teintures et de tissages. Souvent en lien avec l’idée de mémoire et de lien avec la nature, elle accentue formes, couleurs et matières pour créer un objet étrangement vivant. Ainsi, son impressionnant manteau en tissage de bois – une performance technique – se nourrit du contraste avec le corps qui l’habite. Très souple malgré son aspect rigide, il devient tour à tour habitacle, armure ou parure au gré des mouvements de celui qui la porte.

Pour Constellations 2019, Aurore Thibout collaborera avec la chorégraphe et danseuse Kaori Ito et le clarinetriste Benoit Bottex, présentant un vêtement qu’on pourra découvrir au préalable dans une installation au musée des arts asiatiques. Par ailleurs, la galerie Fibery, à Paris, expose son travail jusqu’au 10 octobre 2019.

--

<https://www.artpress.com/2019/09/12/bonne-nouvelle-des-etoiles/>

[… /…](#)

du poète libertaire Gaston Couté, s’extasier devant des villages de sorcières sylvestres, des racines zombies qui luisent dans le noir et des toiles d’araignée tissées par l’homme. Ma petite chambre lambrissée, les repas pris en commun, les moments de solitude à bouquiner en forêt, l’ambiance crépusculaire, l’exercice inédit de s’adresser à des visages qu’on ne distingue pas dans la nuit, de relayer à l’oral d’autres récits mêlés d’humain et de sauvage en frissonnant de plaisir et de froid… La Nuit des ours a été un moment de grâce et de frissons. La réaffirmation par le geste et les sens que la politique au sens noble du terme a aussi besoin de se nourrir de littérature et d’art, de ces moments hors les murs et les institutions faits d’arbres et de culture, sous peine de désincarnation, d’assèchement, et, *in fine*, de fossilisation.

--

<https://reporterre.net/La-Nuit-des-ours-un-moment-de-grace-et-de-frissons>

**Siège social et adresse  
de correspondance**

**Compagnie Li(luo)**  
c/o La Piscine  
10 boulevard Léon Tolstoï  
54510 Tomblaine / France  
contact@compagnie-li-luo.fr

Siret: 452 316 854 000 36  
APE: 9001Z  
Licences: 2-1014784 / 3-1014785

**Directrice artistique  
Danseuse  
Chorégraphe**

**Camille Mutel**  
contact@compagnie-li-luo.fr  
+33 (0)6 20 42 91 16

**Administratrice  
Chargée de diffusion**

**Aurélié Martin**  
cieliluo@gmail.com  
+33 (0)6 66 24 90 21

**Chargée d'administration  
et de production**

**Estelle Saintagne**  
administration@compagnie-li-luo.fr

**[www.compagnie-li-luo.fr](http://www.compagnie-li-luo.fr)**

**Crédits**

**Graphisme**  
Antoine Caquard



**La compagnie bénéficie de l'aide au conventionnement 2021/2023 de la Région Grand Est et de l'aide à la structuration 2020/2021 de la DRAC Grand Est.**

**Aerowaves Twenty (2010), Villa Hors les murs (2014), Villa Kujoyama (2019), Aide à l'écriture de la Fondation Beaumarchais – SACD (2019).**